
M A N U S C R I T

LE VISITEUR

de Hilda Hilst

Traduit du portugais (Brésil) par Celso Libanio et Cécile Tricoire

cote : POR05D597

Date/année d'écriture de la pièce : 1968

Date/année de traduction de la pièce : avril 2005

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Hilda Hilst

Le Visiteur

Traduction Celso Libanio et Cécile Tricoire

ANA (*tissant ou près du métier à tisser, comme si elle venait de terminer son ouvrage*): J'ai toujours la nostalgie de tes petits habits d'enfant. Ils étaient si doux ! (*Souriant*) Tu portais un petit bonnet trop grand - une erreur de ma part - , il te couvrait presque les yeux !

MARIA (*sèche*) : C'est bien de ça dont j'aurais besoin encore aujourd'hui : des œillères !

ANA (*douce*) : Et une chemise de nuit si longue... blanche. Aux poignets et au col, j'avais cousu des rubans. Et tu te traînais, tu pleurais si, soudain, la nuit, tu ne me voyais plus.

MARIA : Maintenant je te vois tous les jours, toutes les nuits, sans exception. (*Pause*)

ANA : Tu étais douce. Tu m'aimais. M'aimes-tu encore ?

MARIA : Quelle question ! Les choses se transforment. Et nous aussi.

ANA : La maison est toujours la même. Et la table et...

MARIA (*l'interrompant*) : La maison, la table... toutes ces choses nous survivront. Et même si elles restent là, immobiles, elles vieillissent elles aussi. Tu t'imagines qu'elles ne changent pas, c'est faux.

ANA : Mais voyons, je sais bien moi que c'est la même table, la même maison et...

MARIA (*l'interrompant de nouveau*) : Tu ne comprends rien.

ANA : Explique-moi alors.

MARIA : Tout change, tu ne vois pas ? (*pause*)

ANA (*elle commence à chantonner, bouche fermée*) : Bon, je vais arranger ces fleurs.

(*Elle prend les fleurs sur la table et commence à les mettre dans un vase. Soudain, elle fait un geste, comme si elle sentait quelque chose dans son ventre. Inquiète, elle s'approche de sa fille*).

Ma chérie, mets ta main sur mon ventre. Regarde comme il est gros. Parfois un côté est plus gonflé que l'autre. Et j'entends des bruits à l'intérieur... Des coups...

MARIA (*sèche*) : C'est ce que tu as mangé.

ANA : Mais tu sais bien que je ne mange presque rien.

MARIA : Ça ne peut pas être autre chose.
Ton ventre a déjà fait ce qu'il devait faire : m'engendrer moi.

ANA : Et celle qui est morte.

MARIA (*sèche*) : Malgré tout Dieu t'a gâtée, et largement.

ANA : Il a été généreux avec moi, c'est vrai.

(*elle s'approche de sa fille*)

Il m'a donné cette fille.

Toi, oui : si belle.

Mais il te faut encore accomplir ton devoir : donner un fils à ton mari et, à moi, une nouvelle joie.

(*pause*)

Je dois préparer le berceau

Tout de dentelles et de soleil.

Quelques rubans peut-être.

Rien de coûteux. Nous ne pouvons pas.

Deux ou trois lacets de soie, quelques perles, pas trop brillantes, plutôt mates, mais au contour délicat, retenues par un fil d'or fin

Et puis quelques...

MARIA (*l'interrompant sèchement*) : Et puis rien du tout. (*pause*)

ANA : Ça ne te fait pas plaisir, ma chérie,

que je parle du fils que tu auras un jour ?

Qu'est-ce que tu as ? Ai-je trop parlé ?

T'ai-je fatiguée ?

MARIA : Non.

ANA (*amoureuse*) : Viens, assieds-toi près de moi.

MARIA : Je dois donner à manger au chien. (*Elle prend un récipient et s'éloigne vers l'une des voûtes.*) Tu es bon toi ! Tu es bon. Tu es mon chien à moi. (*Elle revient et continue à ranger les pains sur la table en regardant sa mère fixement.*)

ANA : Tu as un regard parfois...

MARIA : C'est mon regard habituel.

ANA : Tu as le regard d'une femme que j'ai croisée un jour.

MARIA : (*objective et sévère*) : Qui c'était ?

ANA : Je n'en sais rien. C'était sur un chemin, la nuit.

MARIA : Tu m'as dit que c'était un jour.

ANA : Oui, c'est une façon de parler. Mais c'était la nuit.

MARIA : Alors, le jour se levait ?

ANA : Non, il faisait encore nuit.

MARIA (*grave et ironique*) :

Mais qu'est-ce que tu me racontes !

Tu ne connais même pas cette femme...

Tu as juste aperçu ses yeux ! (*elle rit*)

Et sur un chemin, la nuit.

Comme si, tout d'un coup,

tu avais deux yeux en plus !

ANA : Les yeux, je ne les ai pas vus.

Mais j'ai senti le regard. C'est différent.

MARIA (*ironique*) : Et cette nuit-là, il y avait au moins un clair de lune ?

ANA : Non.

MARIA : Tu mens. (*pause*)

ANA : Un regard ça ne se voit pas, ma chérie.

Un regard se pose sur nous.

Ou il nous pénètre. Parfois comme une aile. Parfois comme un stylet.

MARIA (*sèche*) : Alors, comment était le regard de cette femme ? Aile ou stylet ?

ANA : (*regardant sa fille*) : C'était un regard... (*pause*) malade. (*Maria fixe intensément Ana*). Comme tu me regardes, ma chérie !

MARIA (*sévère*) : C'est mon regard habituel, je te l'ai déjà dit.

Tu as plus 'imagination qu'un prophète.

D'abord tu me parles de ton ventre, des bruits qu'il fait... Tu voudrais peut-être qu'on colle son oreille dessus, en attendant l'impossible... (*elle rit*). Un vagissement ! (*elle rit de nouveau*)

(*Sévère*) Tu n'as jamais accepté de vieillir.

(*S'approchant*)

Tu aimerais bien accoucher encore une fois, n'est-ce pas ? Ecarter les jambes pour laisser sortir ce qui doit sortir, ou bien attendre encore ?

ANA : Comme tu as changé !

MARIA : Ne te l'ai-je pas dit ? Tu comprends maintenant ? Toutes les deux, nous avons changé. (*pause*)

ANA (*surprise, pose sa main sur son ventre*) :

Regarde, il s'étire !

MARIA : Mais pourquoi parles-tu de ton ventre à chaque instant ? Mon Dieu !

Ce n'est pas assez d'entendre ta voix,

il faut en plus entendre tes bruits, tes viscères.

Qu'est-ce que tu attends de moi ?

Que je te touche ? Que je te caresse le ventre ?

ANA : Celle qui est morte l'aurait fait.

MARIA : Mais elle est morte. (*pause*) Tu parles de mon regard, mais le tien ? Tu t'es regardée ? (*elle prend le plateau de métal*) Tiens, je vais te le montrer. (*et le tend vers le visage d'Ana*)

Regarde !

Tu as le regard d'une femme qui a soif.

ANA : Soif de quoi, ma chérie ?

MARIA (*voix basse, pleine de rage*) :

Soif d'avoir entre les jambes ce qui te conviendrait.

(*Ana couvre son visage de ses mains*)

Oh, jusqu'à la mort il me faudra te regarder

Jusqu'à la mort je devrai rester ici, à supporter ton visage
et ta façon immonde de plaire.

Ah, si je dois vivre avec toi

jusqu'à la fin...

ANA (*l'interrompant, effrayée*) : Tu devrais te soigner. Tu es malade.

MARIA : Regarde moi. Y a-t-il quelque chose en moi qui vienne de toi ?

Ai-je tes cheveux par hasard, ta peau,

ton allure ? Regarde mes mains !

Elles sont dures. Regarde mon ventre, regarde !

Il est arrondi, vers l'intérieur. Pas en avant.

ANA (*sérieuse et douce*) : Est-ce ma faute ?

(*On entend des bruits, venant de l'extérieur. Ana regarde vers l'une des voûtes
qui donne sur le jardin*)

Tais-toi.

Ton mari arrive.

MARIA : Ma taire ? Mais pourquoi ?

ANA : Parce qu'on n'accueille pas un homme avec des cris.

(*L'Homme entre, le mari de Maria*)

HOMME (*souriant*) : Bonsoir Ana. (*Pause. Il regarde sa femme tendrement, mais
sans sourire*). Alors qu'as-tu fait ?

MARIA (*sèche*) : Mille besognes.

HOMME (*aimable*) : Dis-moi l'une d'entre elles.

(*pause*)